

RÉCIT DU MARCHAND DE FIL (1).

INVENTION DES BALLINS (2).

Dans l'histoire que je vais vous raconter, chères gens, il n'est question ni de fées des eaux, ni de tours joués par l'ange qui porte une queue (3), ni des les-sives que les mortes font au clair de lune. Il s'agira d'une chose plus rare ; d'une femme belle comme

(1) Nous avons donné cette tradition comme exemple des récits dépourvus de merveilleux et tenant de la chronique plutôt que du conte populaire ; mais nous sommes loin de garantir l'origine bretonne de ce *fabliau*, qui pourrait bien avoir été seulement transporté dans notre langue. M. Miorcec de Kerdannet le raconte pourtant, comme une anecdote authentique, dans sa notice sur le château de Kerjean, et rappelle, à ce sujet, le dicton léonard par lequel nous avons terminé notre récit. On a pu lire dans *la Revue des Deux-Mondes* un proverbe de M. Alfred de Musset, intitulé *la Quenouille de Barberine*, qui n'était autre chose que notre tradition bretonne arrangée.

(2) *Ballinn*, couverture de lit, en fil de lin ou d'étoupes, dont on se sert beaucoup en Bretagne. Ce nom est évidemment composé du mot *linn*, qui signifie *lin*.

(3) *An æl lostek*. C'est un des cent noms burlesques par lesquels nos paysans désignent le diable.

le jour, douce comme le lait, gaie comme l'alouette, et, avec cela, fidèle à son *chef de ménage* (1). Je vous en souhaite autant pour vos étrennes.

Cette femme était du Léonnais et de grande naissance. Elle avait épousé Olivier de Kerjean et habitait le château du même nom, que vous connaissez près d'ici. Mais le toit se trouvait alors au-dessus du grenier, au lieu d'être dans les caves ; les cheminées n'étaient pas fendues comme un justin, et l'on voyait les violiers dans le jardin plutôt que sur les pignons (2).

La dame de Kerjean, qui se nommait Françéza, n'était pas seulement, comme je vous l'ai dit, la reine des belles ; c'était aussi la mère des pauvres gens, et elle n'attendait pas, pour les servir, que l'affliction leur fût venue, car elle aimait leur joie comme nous aimons le soleil. Elle allait de maison en maison chez les mercenaires (3) pour donner des conseils et de l'argent. L'argent faisait suivre les conseils, et les conseils faisaient profiter l'argent. Ceux

(1) *Pen-tiegès*, mot à mot, *tête de ménage*.

(2) Tout ceci est une allusion à l'état de ruine dans lequel se trouve actuellement Kerjean.

(3) *Mercénérienn*, nom donné en Bretagne aux journaliers.

à qui l'ouvrage manquait se rendaient au château, qui était, comme l'église, ouvert pour tout le monde. Si c'étaient des jeunes garçons, on les envoyait aux champs ; si c'étaient des jeunes filles, elles allaient aux étables ou aux buanderies ; si c'étaient des mères ou des vieillards, on leur donnait à filer le lin et l'étope de Kerjean. Le fil de lin était ensuite remis aux plus habiles tisserands, qui en faisaient des toiles de toutes finesses et de toutes grandeurs ; mais, quant au fil d'étoupes, il ne servait à rien, sinon à prouver la charité de dame Françéza : aussi les greniers et les caves du château en étaient-ils remplis.

Par bonheur, M. Olivier de Kerjean, mari de la dame, approuvait tout. Les yeux et le cœur de Françéza étaient devenus ses yeux et son cœur. A tout ce qu'elle avait fait, et sans avoir vu, il disait : — C'est bien ! comme un homme sûr que sa *moitié de ménage* (1) ne peut faillir. Celle-ci lui tenait compte de sa confiance et avait coutume de répéter gaiement (selon son caractère) qu'elle ne trahirait

(1) *Hanter-tiegès*, expression bretonne qui remplace notre mot de *ménagère*.

point M. Olivier avant que le coq de plomb du clocher de Bervin n'eût pris sa volée.

Cependant, le seigneur de Kerjean fut obligé de partir pour aller faire visite au roi de France, qui était un Louis, quatorzième de nom. Il voulut emmener avec lui Françéza, mais celle-ci lui dit :

— Si vous le permettez, cher cœur, j'aime mieux que vous partiez seul ; car moi absente, que deviendraient mes pauvres fileuses et mes orphelins ? Depuis si longtemps que je les garde sous ma protection, ils s'y sont accoutumés, et l'on doit aux malheureux ce qu'on leur a fait espérer. Allez donc à Paris sans moi, Olyerik, et surtout revenez bientôt.

M. de Kerjean, qui ne savait pas vouloir contre la volonté de la dame, céda à ses prières. Il se mit seul en route, après avoir bien recommandé à sa chère Saïgou (1) de lui écrire et de mettre ses lettres dans le paquet de monseigneur l'évêque de Saint-Pol, afin qu'elles lui parvinssent plus sûrement.

Il n'arriva à Paris que le seizième jour après son

(1) Abréviation du nom *Françesaïgou*, qui est, lui-même un diminutif léonard de Françéza.

départ, vu que l'on voyageait alors au petit pas des chevaux, comme les fermiers qui portent la redevance des blés à leurs maîtres ; encore s'arrêtait-on la nuit, de peur des ornières.

M. Olivier rencontra à la cour un grand nombre de gentilshommes bretons et de Léonards ; car notre évêché a toujours été renommé pour sa noblesse, et c'est là qu'on trouve les Kermavan, dont la race a été reconnue si ancienne, que M. le bon Dieu seul est de plus vieille maison (1).

Le mari fut reçu par eux et par les gentilshommes français avec de grandes politesses. Seulement, tous s'étonnèrent de ce qu'il n'eût point amené sa dame.

— C'est sans doute quelque sauvage laideron dont il a honte, dirent ceux-ci.

Mais les autres répliquèrent qu'elle était, au contraire, si belle, qu'au vieux dicton du pays : *Antiquité de Penhoët, vaillance de Duchâtel, richesse de Karman, chevalerie de Kergournadec'h*, on avait ajouté, à cause d'elle, *beauté de Kerjean*.

(1) La devise de cette maison était : *les Kermavan et Dieu avant*.

— Alors, dirent les Français, M. Olivier l'aura laissée au fond de son château, de peur qu'elle ne trouvât ici quelque gentilhomme trop à son gré.

Le seigneur de Kerjean, averti de ces bruits, s'en montra offensé et déclara publiquement qu'il avait trop entière confiance en l'honneur de dame Françéza, pour songer à de semblables précautions. Les gentilshommes français se mirent à rire.

— Dieu ne se fiait pas moins à notre mère Ève quand il la mit dans son paradis terrestre, répliquèrent-ils.

— Dame Françéza n'aime que moi, reprit Olivier.

— Dame Ève n'aimait aussi que les fruits permis avant d'avoir vu la pomme du bien et du mal, répliquèrent les Français.

Le seigneur de Kerjean voulut se fâcher et dégainer l'épée ; mais les moins étourdis lui dirent :

— Pardieu ! vous ne prétendez pas être plus sage que notre Créateur, monsieur Olivier ; puisqu'il a voulu éprouver la femme, faites comme lui. Voici d'Aiguillon, un de nous, qui peut jouer mieux qu'aucun autre le rôle du serpent, laissez-le partir pour votre château ; si dame Françéza lui résiste,

nous reconnâtrons qu'elle est au-dessus de la tentation.

Le seigneur de Kerjean eût mieux aimé se battre, car il y a deux choses qu'il n'est jamais prudent d'essayer : la vertu des femmes et les ponts nouvellement bâtis ; mais, en refusant, il eût fait croire qu'il se défiait de l'épreuve. Il fut donc forcé d'accepter et d'adresser lui-même le comte d'Aiguillon à sa Françesaïgou avec une lettre qui recommandait de le recevoir comme son plus bel ami.

Le gentilhomme français partit après avoir promis à Olivier de ne pas le faire attendre plus que la fin du mois, et le Breton, n'osant pas l'étrangler, lui souhaita un heureux voyage.

Pour ce qui regardait la route, le souhait fut accompli ; car le comte arriva au château sans retard et sans accident.

Dame Françéza le reçut de son mieux et lui fit les honneurs de Kerjean comme à un frère, afin d'obéir à la lettre de son *chef de ménage*. Elle tâchait, par tous les moyens, de distraire le Français. Elle allait à cheval avec lui visiter les manoirs voisins, et revenait, à la brune, à travers les bois ; ou

bien ils passaient ensemble les soirées, causant, chantant et racontant des histoires d'amour. La dame de Kerjean faisait tout cela sans malice ; mais d'Aiguillon profitait de sa confiance pour le succès de sa trahison.

Il commença par dire à Françéza qu'il la trouvait plus belle que toutes les beautés de la cour, et cela fit rire la dame ; il ajouta qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer, et elle rit toujours ; il avoua enfin qu'il était sûr de mourir si elle ne le prenait en pitié, et elle rit plus fort que jamais. D'Aiguillon pensa qu'il n'aurait point trop de peine, puisqu'on recevait sa déclaration si gaiement, et il devint, de jour en jour, plus pressant. D'abord, il demanda le ruban qui servait à la coiffure de la dame de Kerjean, et elle le lui donna ; ensuite, il voulut avoir une épingle d'or qui fermait sa collerette, et elle la laissa prendre ; enfin il essaya de retirer un anneau qu'elle portait au petit doigt, et elle ne fut pas assez forte pour l'en empêcher.

Alors d'Aiguillon, persuadé qu'il pouvait tout entreprendre, lui demanda un rendez-vous pour le soir.

Dame Françéza refusa une première fois, puis une seconde ; mais, à la troisième demande, elle lui dit :

— Je ne puis vous recevoir ni dans la salle où l'on mange, car les valets y viennent ; ni dans la salle de cérémonie, car on peut y voir de dessus la terrasse ; ni dans la chambre où je couche, car la servante le saurait ; ni dans le jardin, car les nuits sont froides ; mais, si vous voulez que je vous enferme dans le petit bûcher, là où il y a un métier de tisserand, près d'un grand amas d'étoupes filées, j'irai vous y rejoindre dès que les lumières seront éteintes.

D'Aiguillon accepta bien vite, et, triomphant dans son cœur, il ne voulut même pas attendre jusqu'au soir pour avertir ceux de Paris. Il fit un paquet du ruban, de l'épingle d'or, de la bague, et, après y avoir joint une lettre qui annonçait son prochain retour, il donna le tout à un messenger, en remplissant ses deux mains de louis pour qu'il arrivât plus vite.

Ces précautions prises, le galant se parfuma de graisse de tubéreuse et d'eau d'œillet ; il mit ses bas de soie, ses habits de velours, ses souliers à rubans, son épée à pomme d'or, et il se fit enfermer dans le

bàcher. Là, il attendit que tout fit silence dans le château, sauf la girouette qui tournait au vent et le chat qui miaulait sur les toits. Alors il se redressa, il arrangea son jabot de dentelle, il mit une main dans la petite poche de sa veste, afin de se donner l'air aimable, et il pencha la tête pour écouter, comme un chien qui attend son maître.

Enfin, il entendit un bruit de pas au bout du corridor ; on s'approcha de la porte avec une lanterne, on ouvrit le petit guichet, une figure se pencha, et il jeta un cri de joie en reconnaissant la belle Françoise.

Hélas ! pendant que l'on ruinait ainsi son honneur, M. de Kerjean était toujours à la cour du roi de France, où il passait les journées à se promener en carrosse et les soirées à jouer au brelan. Il eût bien voulu repartir pour son château ; mais le mois d'épreuve n'était point encore achevé, et il avait donné sa parole d'homme noble d'attendre jusque-là.

Enfin, il n'y avait plus que cinq ou six jours, quand le messenger du comte arriva à la cour avec la lettre de son maître, le ruban, l'épingle d'or et la bague. En les voyant, M. Olivier resta d'abord à la

même place, la figure pâle et les deux mains tremblantes comme un agonisant ; mais la colère guérit tout à coup sa douleur, et il cria à un domestique de lui amener son cheval *tête rouge*, qui était le meilleur coureur de Bretagne et de France.

Il partit seul, sur-le-champ, sans rien dire à personne, allant nuit et jour, comme va la mort. Son cheval dormait debout, et, lui, dormait sur son cheval, et, quand il s'arrêtait pour lui donner l'avoine, il le regardait manger grain à grain, puis, le picotin achevé, il le rebridait lui-même et reprenait sa route.

Il continua ainsi pendant six jours ; enfin, le septième au soir, il arriva à Saint-Pol. Le vent de mer soufflait avec rage ; la pluie tombait comme un étag qui se décharge (1), et le tonnerre formait des broderies de feu dans le ciel. M. de Kerjean ne s'arrêta pas pour cela ; il passa droit devant la flèche de Kreisker et suivit sa route ; mais, en arrivant à Berwin, il trouva, sur le chemin, les débris du clocher que l'orage avait abattu.

(1) *Glaostang*, expression bretonne qui répond à celle de *pleuvoir à verse*.

— Ah ! pensa-t-il, ceci est un *intersigne* (1) ; madame Françéza a dû me trahir, car le coq de plomb de Bervin a pris sa volée.

A cette pensée, il appuya l'éperon, avec rage, contre le ventre de *Pen-ru* (2) ; et, comme le jour finissait, il aperçut enfin les hautes cheminées de Kerjean, derrière les avenues de chênes. Alors, il mit pied à terre, le cœur serré, jeta la bride sur le cou de *Pen-ru*, qui boitait de trois jambes ; et le regardant avec tristesse :

— Hélas ! dit-il, que Dieu me pardonne ! car j'ai tué un beau cheval qui m'était fidèle, pour une belle femme qui ne l'est pas.

Puis, prenant, à pied, par le petit bois, afin de couper au plus court, il arriva devant la grande porte et frappa avec violence.

Françéza, qui était dans sa chambre, reconnut les coups et s'écria en tressaillant :

— Sur mon âme ! c'est M. de Kerjean qui a frappé.

(1) *L'intersigne* est l'avertissement mystérieux d'un fait qui se passe ailleurs ; la croyance aux *intersignes* est générale en Bretagne.

(2) *Pen-ru* veut dire, mot à mot, *tête rouge*.

Et, comme elle accourait pour s'en assurer, elle rencontra, sous le porche du pont-levis, le gentilhomme qui la demandait à haute voix, et elle s'élança vers lui, les bras ouverts.

Mais M. de Kerjean rabattit ses deux mains, qu'il serra dans une des siennes ; il l'entraîna dans la chapelle, qui était le lieu le plus voisin, et, s'appuyant sur la porte refermée :

— Où est le comte d'Aiguillon, mauvaise femme ? s'écria-t-il, les yeux grands ouverts de fureur.

Françéza se mit à pâlir et à trembler.

— Pour Dieu ! n'ayez pas de chagrins contre moi, Olyerr, dit-elle ; j'ai tout fait pour éviter ce qui est arrivé.

— Et vous ne l'avez pu ? demanda le seigneur de Kerjean qui avait peine à parler.

— C'est la faute de votre ami. A peine arrivé, il s'est dit amoureux de moi, et, d'heure en heure, il est devenu plus exigeant.

— Et vous, d'heure en heure, vous avez cédé, demanda Olivier.

— Peu de chose d'abord, répliqua dame Françéza ; un ruban, une épingle d'or...

— Et une bague ! s'écria son mari.

— Oui ; je crois qu'il a pris la bague aussi, reprit-elle ; mais ça ne lui a pas suffi ; il a fallu consentir à l'enfermer dans le petit bûcher, avec promesse d'aller le rejoindre, le soir.

— Et vous avez tenu cette promesse, madame ?

— Il le fallait bien, Olyerr. Je suis allée ouvrir le guichet, et j'ai dit au comte...

— Que lui avez-vous dit ?

— Qu'il resterait là jusqu'à votre retour.

Le seigneur de Kerjean fit un soubresaut

— Qu'est-ce que vous me contez là, Françéza, s'écria-t-il ; vous avez enfermé M. d'Aiguillon ?

— Avec promesse de le faire sortir quand il aurait tissé tout le fil d'étoupes du petit bûcher. Aussi, écoutez comme il travaille.

M. de Kerjean prêta l'oreille et entendit effectivement, au-dessous, le bruit du métier.

Alors, Françéza lui raconta que le gentilhomme de France s'était d'abord révolté et avait refusé d'apprendre à tisser la toile, mais qu'elle l'avait soumis par la faim ; de sorte qu'après plusieurs essais il était arrivé à fabriquer, avec le fil d'étoupes,

une toile forte et chaude telle qu'on n'en avait jamais tissé avant lui.

M. de Kerjean ne pouvait croire ce que lui disait dame Françéza, et il fallut le conduire au guichet du petit bûcher, d'où il aperçut le comte d'Aiguillon à son métier de tisserand, le chapeau à plume sur la tête et l'épée au côté.

A cette vue, toute la colère du seigneur breton s'en alla en gaieté, et il ne put retenir l'éclat de ses risées.

M. d'Aiguillon se leva tout étonné et le fut encore bien davantage quand il reconnut le mari. Cependant, comme il avait l'esprit avisé de ceux de la cour, il eut l'air de bien prendre la chose ; et, répondant aux rires du Breton par un *sourire couleur de farine* (1), il lui cria :

— J'ai perdu mon pari, monsieur de Kerjean !

— Alors, il faut que vous alliez le dire aux autres gentilshommes de France, répliqua Olivier ; car

(1) *C'hoarz gwen evel bleud flour* ; c'est une expression bretonne qui correspond à notre expression populaire : *Rire jaune*.

votre lettre et les trois gages envoyés leur ont fait penser le contraire.

D'Aiguillon promet de rétracter la lettre et de rendre les gages ; mais madame Françéza lui dit, en souriant, qu'il pouvait garder ceux-ci, en récompense du nouveau tissage inventé par lui, et dont profiteraient les pauvres gens du pays.

De fait, c'est depuis ce temps que la fabrication des *ballins* s'est étendue et perfectionnée dans le Léonnais, et l'on y répète encore un proverbe rappelant que ce fut au château de Kerjean que travailla le premier *ballinier* (1).

(1) Ar choec eus an inkandenzet
A zo bet e Kerian savet.

C'est-à-dire :

Le premier des balliniers
A Kerjean fut élevé.
